

MARIE-HÉLÈNE LAFON

Histoire du fils



RENTÉE LITTÉRAIRE
BUCHET • CHASTEL

MARIE-HÉLÈNE LAFON

HISTOIRE DU FILS

roman

BUCHET • CHASTEL

Le fils, c'est André. La mère, c'est Gabrielle. Le père est inconnu.

André est élevé par Hélène, la sœur de Gabrielle, et son mari. Il grandit au milieu de ses cousines. Chaque été, il retrouve Gabrielle qui vient passer ses vacances en famille.

Entre Figeac, dans le Lot, Chanterelle ou Aurillac, dans le Cantal, et Paris, *Histoire du fils* sonde le cœur d'une famille, ses bonheurs ordinaires et ses vertiges les plus profonds, ceux qui creusent des galeries dans les vies, sous les silences.

Avec ce nouveau roman, Marie-Hélène Lafon confirme la place si particulière qu'elle occupe aujourd'hui dans le paysage littéraire français.

Les publications numériques des éditions Buchet/Chastel sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03281-7

Pour Jacques,

Pour Bernadette, in memoriam.

« Le langage est notre sol, notre chair. Je me représente toujours le chantier comme un creux, une ouverture du sol, et l'avancée d'un texte, sa progression, comme une marche en montagne. »

Valère Novarina,
entretien sur *L'Animal imaginaire*,
2019.

Jeudi 25 avril 1908

Les pieds nus d'Armand glissent sur le parquet ; il ne veut pas réveiller Paul qui dort encore et fait son petit bruit de lèvres dégoûtant, comme un chiot quand il tète. Il va attendre un peu, mais pas trop longtemps, il ne faut pas que Paul se réveille, il gâcherait la fête des retrouvailles, Paul gâche tout. Paul et lui sont nés le même jour, le 2 août 1903 ; il sait, par sa mère et par sa tante, qu'il n'y avait jamais eu de jumeaux dans les deux familles avant eux. Il préférerait n'être pas jumeau, ou l'être avec Georges, sans Paul. Il comprend que c'est impossible, parce que les choses sont comme elles sont, la tante Marguerite le dit souvent, il tourne et retourne derrière ses dents cette phrase un peu bizarre qui glisse et lui échappe, il s'applique un moment à penser aux phrases grises de la tante Marguerite, et à son odeur, cendres froides et saucisson sec. Il réfléchit beaucoup aux odeurs et aux couleurs des gens, des choses, des pièces ou des moments et, quand Antoinette vivait avec eux à Chanterelle, il la faisait rire avec ce qu'elle appelait ses folies, et elle riait elle riait, elle pleurait aussi du coin des yeux à force de rire tellement ; maintenant il ne peut plus dire ses folies à personne. Georges sent la confiture de prunes, quand la tante la laisse cuire longtemps en été dans la bassine de cuivre, il sent cette confiture à ce moment précis, et pas quand on l'étale sur des tartines au goûter en hiver ; même le père en mange et fait des compliments à la tante qui ne lui répond rien et le regarde comme si elle le voyait pour la première fois. Amélie sent la rivière, au printemps, la rivière haute des neiges fondues. Paul sent le vent et la lame froide des couteaux qui sont dans la cuisine et qu'ils n'ont pas le droit de toucher. Pour

sa mère, il hésite, et ça change tout le temps, la neige quand elle devient bleue le soir au bord du bois, le café chaud, elle sent rouge aussi certaines fois. Pour le père, la soupe de légumes peut-être, mais il ne trouve pas vraiment, il s'arrête, ça se fige à l'intérieur de lui et il préfère ne pas insister. Les odeurs sont un jeu et on ne peut pas jouer avec le père. La petite chambre de Georges, entre celle des parents et la leur, sent le chaud blanc des fers à repasser que sa mère ou Amélie font glisser sur les linges en pliant le bras et en écartant le coude, bras et coude droits pour sa mère, gauches pour Amélie qui est pourtant la plus habile. La grande toilette du samedi soir, avec les serviettes tièdes et douces, et la mère et la tante penchées sur lui, sur eux, la grande toilette sent rose, Antoinette et Amélie ne s'occupent pas de cette toilette du samedi. La tante dit, en détachant bien chaque mot, on ne mélange pas les torchons et les serviettes ; ou qui va à la chasse perd sa place, ou qui dort dîne, ou qui sème le vent récolte la tempête, ou les chiens ne font pas des chats. Il sait par cœur toutes les phrases de la tante, surtout celles qu'il ne comprend pas, et les récite parfois, en silence, mot à mot, pour s'endormir, ou pour se calmer, pour se refroidir, comme maintenant, quand il sent qu'il voudrait sauter d'un seul bond les six marches de l'escalier et se poser dans la cuisine sur l'épaule d'Antoinette, comme une hirondelle. La tante dit aussi, une hirondelle ne fait pas le printemps. Pour prendre patience jusqu'à ce que le carillon de la salle à manger sonne la demie, il s'applique à penser aux fraises, celles qu'Antoinette aura cueillies pour lui à Embort, les premières, et celles du jardin de la tante. Il sait que sa mère, sa tante et Amélie sont dans la cuisine et s'affairent pour la lessive, ça commence aujourd'hui et ça durera deux jours entiers. Antoinette viendra aussi, elle revient pour les gros travaux, elle est sans doute déjà arrivée, elle lui a promis les premières fraises et Antoinette tient toujours ses promesses. Elle ne vit plus à Chanterelle mais à Embort, il a bien retenu le nom, dans un autre pays beaucoup plus doux où poussent de grands cerisiers, elle le raconte et montre avec ses deux bras comment les cerisiers s'arrondissent dans les vergers de ce nouveau pays où elle habite avec son mari. Il a beaucoup pleuré quand elle est partie avec ce

mari, qui est frisé, même si sa mère et la tante Marguerite lui ont expliqué que c'était normal, que les jeunes filles comme Antoinette, quand elles trouvent un mari, quittent les enfants dont elles s'occupent dans les maisons des autres pour suivre leur mari et habiter avec lui dans leur propre maison où elles auront des enfants à elles. La tante Marguerite a penché la tête en disant ces mots et il a compris qu'il ne fallait pas poser davantage de questions. Il sait que la tante Marguerite n'a ni mari, ni maison, ni enfants, et il sent que la tristesse traverse sa peau et lui donne une odeur particulière que n'ont pas sa mère, Antoinette ou Amélie. C'est un parfum gris et froid qui lui serre le ventre ; il pourrait pleurer, mais il ne pleure pas, il ne faut pas le faire, on se moquerait. Il sort de la chambre, la fenêtre au bout du couloir est pleine de lumière, comme le grand vitrail de l'église quand il fait beau ; le soleil se lève de ce côté et on ne ferme jamais les volets de cette fenêtre, même l'hiver. Il est seul dans le couloir, tout le monde est en bas, dans la cuisine, et son père est parti à la Mairie, le jeudi matin son père va très tôt à la Mairie. Il était encore dans son lit quand il l'a entendu fermer la porte et traverser la place ; à l'oreille, et les yeux fermés, parce qu'il écoute mieux les yeux fermés, il reconnaît le pas et les façons de faire de chacun, sa mère, sa tante, son père, Paul, Georges, Amélie et même d'autres personnes, comme Solange ou Antonin, qui viennent pour aider et n'habitent pas avec eux ; il reconnaît aussi les aboiements de chaque chien du bourg, c'est un jeu et un secret, Paul ne doit pas savoir. Armand s'avance, il marche dans la lumière tiède, il la sent sur lui, sur ses pieds, sur ses mains, son visage, ses cheveux, il ferme les yeux. Plus tard, bientôt, quand il sera assez grand, il sera enfant de chœur, sa mère et sa tante le voudront, son père ne pourra pas l'empêcher, il a entendu Antoinette le dire à Amélie même si elles ont changé de sujet quand il est entré dans la cuisine. Antoinette et Amélie craignent le père, tout le monde le craint, même Paul, les colères du père sont comme l'orage et le tonnerre, la maison tremble, la terre tremble, c'est la nuit en plein jour ; quand ça s'arrête, quand le père s'en va, on recommence à respirer. En attendant on peut réciter à l'intérieur de soi la prière que leur mère dit le soir dans la chambre pour Paul et lui, Georges ne comprend

pas, il est encore trop petit. Armand a essayé pendant la dernière colère, mais ça n'a pas marché, il sait pourquoi, la prière commence par Notre père, et les mots se coincent dans sa gorge, ça ne passe pas. Il faudrait pouvoir en parler à Antoinette aujourd'hui, ou demain ; ensuite elle repartira, dès que la lessive sera finie, et il ne sait pas quand elle reviendra. Antoinette a des idées, des solutions pour tout, elle sait des tours de magie, il aime ses bras, ses cheveux, son cou, il aime entrer à la volée avec elle dans l'église vide les après-midi de beau temps, juste pour aller faire une genuflection et le signe de croix dans les flaques de lumière jaune et rouge qui tombent du grand vitrail. Ils s'assoient aussi une minute dans le confessionnal, chacun de son côté, elle à droite lui à gauche, le bois est lustré et doux, le confessionnal sent la cire, le miel, le beurre frais. Il aime l'église, il sera enfant de chœur, il aime Antoinette.

Il entend sa voix qui monte de la cuisine, mêlée à celle de sa mère, la tante et Amélie ne disent rien. Il se tient debout sur la première marche de l'escalier, il attend, il sait que sa mère et sa tante sont levées depuis longtemps déjà et ont mis l'eau à chauffer sur le grand fourneau dans deux faitouts très hauts qui ne servent que pour les lessives ; le reste du temps ils sont rangés sur l'étagère du bas dans la buanderie et ils aiment, Georges et lui, jouer avec le plus profond qui est assez grand pour que Georges s'y glisse entièrement, comme dans une sorte d'étui dur, il disparaît à l'intérieur et se balance d'avant en arrière ou de droite à gauche en imitant les poules quand elles ont pondu, le faitout a l'air de danser en gloussant et ils rient sans pouvoir s'arrêter. Ils le font en cachette, quand les adultes ne s'occupent pas d'eux, ils seraient grondés parce qu'il ne faut pas abîmer les ustensiles. Paul trouve que c'est un jeu de petits et se moque d'eux mais ne les dénonce pas. Armand descend deux marches et s'assied sur la troisième d'où il peut voir, sans être vu, ce qui se passe dans la cuisine. Antoinette est là ; elle va et vient, les bras chargés de linge, ses cheveux moussus sont roux, Antoinette est rousse, pas rouquine, il n'aime pas ce mot que son père dit parfois. Antoinette est rousse comme le renard qu'ils ont vu l'hiver dernier, sa mère et lui, en traversant le

grand pré du haut, un soir de neige. Sa mère a serré sa main qu'elle tenait dans la sienne, ils se sont arrêtés, le renard aussi, saisis, les trois ; ensuite le bois a avalé la bête, il n'est plus resté que ses traces à peine visibles sur la neige bleue et dure. Antoinette est un miracle, comme le renard. Son père tue les renards, son père est chasseur, plus tard, lui, il sera enfant de chœur et il ne chassera pas, il ne veut pas tuer les bêtes, ni les renards magiques, ni les lièvres de velours, ni les chevreuils bondissants, ni les oiseaux, aucun oiseau, surtout pas les oiseaux. Tout se bouscule à l'intérieur de lui, les oiseaux, Antoinette la renarde, le vitrail de l'église, les fraises, le beurre frais du confessionnal, le secret du grand faitout. Il ne résiste pas, c'est trop de tout en une seule goulée, ses pieds nus battent en silence la mesure de sa joie sur la quatrième marche, il voudrait s'envoler. Il aime se souvenir du dernier été, quand il ne savait pas encore qu'Antoinette partirait, ils allaient les soirs, eux, les deux, ils arrosaient les salades, surtout les salades, et d'autres légumes qui ne l'intéressaient pas beaucoup mais il aimait porter les petits brocs, le blanc et le bleu, il suivait Antoinette, il la respirait dans l'odeur de la terre mouillée, il avait des ailes, il galopait du puits à l'autre bout du jardin, sans rien abîmer, pour chercher de l'eau, encore de l'eau. Le jardin était un royaume vert et doré, le jardin était le monde et la lumière ne finissait pas. Ensuite, avant de rentrer, ils passeraient par le coin des fraises, ils seraient accroupis l'un en face de l'autre, de chaque côté de la plate-bande, ils fouilleraient doucement la dentelle fraîche des feuilles et sentiraient sous leurs doigts s'arrondir les fraises, trois ou quatre, pas davantage, pour ne pas fâcher la tante. Il y aurait un autre été, bientôt, mais Antoinette ne serait plus là. La demie de huit heures bondit au carillon, lui aussi, il n'y tient plus, il est debout, ses pieds sont nus sur les marches hautes de l'escalier. Antoinette lui tourne le dos, elle est devant le fourneau, elle ne l'a pas encore vu mais il sait qu'elle l'attend, il ne touche plus terre, il jaillit, il court, il se jette dans les jambes de son Antoinette au moment où elle se retourne ; elle a retiré du fourneau le haut faitout brûlant, elle le porte à bout de bras, empoigné, et ça s'achève dans un cri déchiré qui réveille Paul.

Jeudi 23 janvier 1919

On était à l'étude. Il frottait ses pieds l'un contre l'autre sous le pupitre ; il avait toujours les pieds froids, même si sa mère glissait dans sa valise de courts chaussons de laine fine, gris ou noirs, qu'elle tricotait pour lui, là-haut, l'hiver, à Chanterelle. Le matin, au dortoir, il les enfilait discrètement sous ses chaussettes, ils étaient très ajustés, et doux sur la peau. On ne devait pas savoir, au lycée, que Paul Lachalme craignait le froid aux pieds et portait des chaussons tricotés par sa mère. Il avait un rang à tenir. Ils étaient une poignée, quatre ou cinq, à n'avoir pas cessé, toute l'année précédente, de clamer, proclamer et déclamer, avec lui, dans son sillage, leur hâte d'en être, d'avoir seize ans, enfin, pour s'engager, tenter au moins de le faire, et partir, quitter cette honte molle de l'arrière où les femmes, les enfants, les vieillards, les estropiés, les demi-portions et les planqués attendaient, poussant l'ordinaire des jours tranquilles avec leur ventre, tandis que les hommes vivaient ailleurs, et mouraient, au-dessus d'eux-mêmes. Paul était content de sa phrase et de ses formules ; il en avait le goût, d'aucuns disaient le don, et en usait volontiers au fil des discussions enflammées entre internes sur la cruciale question de cette guerre qui ne finissait pas. Ceux qui voulaient partir, et rejoindre, ou remplacer, ou venger les pères, les oncles, les frères, les cousins, les amis, en imposaient aux autres ; on osait à peine dire ou même penser que l'on avait peur, ou que cette guerre enterrée dans la boue depuis quatre ans n'avait plus vraiment de sens, ou que l'on ne savait pas comment infliger ça en plus, ce départ, à une mère, à une sœur déjà vouées au noir et aux larmes. L'Armistice avait tranché dans le vif et coupé

court aux attermolements et aux rodomontades. Deux mois plus tard, l'interminable janvier s'étirait dans le gris glacé des semaines à entasser les unes sur les autres jusqu'aux lointains congés de Pâques et Paul Lachalme avait froid aux pieds à l'étude du soir. On avait été rendu à son état d'enfance, on ne deviendrait pas un héros, on ne serait pas mort au champ d'honneur, il était trop tard pour tout ; on dépendait, on redevenait impuissant, on n'avait jamais cessé de l'être, on subissait et on se débattait avec tout ça, les semaines, les pieds froids, la première *Bucolique* et autres purges scolaires. *Sub tegmine fagi*, sous le couvert des hêtres ; vivement que l'on y soit, sous les hêtres, à Chanterelle, à Pâques, en avril, dans le...